

## La jeune fille et l'archevêque.

*Emmanuelle Vié le Sage*

Pendant un an, je me suis escrimée, dans le cadre de ma maîtrise d'histoire, à rechercher des informations sur les rapports, après les lois laïques du début du siècle, entre l'État français et les missionnaires, originaires de notre chère patrie, exilés dans le Nouveau Monde latin. Sources dispersées, cartons disparus, dossiers brûlés aux trois quarts, informations contradictoires... Parallèlement à ce dur labeur auquel l'étudiant malchanceux est parfois obligé de s'atteler dès la maîtrise, je m'aérais l'esprit en suivant quelques cours d'anthropologie à Jussieu. Les encouragements des anthropologues, destinés à faire partir les étudiants sur leur terrain, rencontraient un écho certain dans l'esprit d'une jeune étudiante en histoire de l'Amérique latine pour laquelle cette terre restait un lointain mystère.

Ne parlant pas espagnol, j'ai été contrainte de travailler en histoire sur des sources en français, sources qui m'obligeaient à appréhender l'Amérique latine à travers le prisme des fonctionnaires du Quai d'Orsay ou par celui de missionnaires s'adressant à des représentants de l'État. Mes sources semblaient me renvoyer sans cesse à la France.

Je décidai donc, après avoir presque bouclé mes recherches en histoire, de choisir un terrain ethnographique en Amérique latine. J'en discutais avec un vieil ami vénézuélien lorsque celui-ci m'apprit que son oncle était l'archevêque de la province de Mérida. Il me sembla alors pertinent de travailler en ethnologie sur un sujet qui pourrait peut-être éclairer mon travail en histoire. Je continuerai à étudier les catholiques et la complémentarité des deux outils, historique et ethnologique, pourrait m'aider dans chacune des deux études. L'approche distanciée et à partir de sources écrites se trouverait certainement enrichie d'une approche de terrain. Mes connaissances historiques pourraient de plus servir de base à ma recherche ethnologique.

Travailler sur les manifestations de la foi catholique dans les Andes vénézuéliennes était pourtant un bien grand défi pour une jeune étudiante qui venait de découvrir l'anthropologie, ne parlait pas l'espagnol, et ne connaissait que de très loin le culte catholique. Tout ceci me semblait pourtant bien dérisoire en comparaison des difficultés auxquelles j'avais été confrontée durant ma pérégrination à travers les

montagnes de cartons des archives diplomatiques du quai d'Orsay ! Et bien plus exotique !

Ne disposant que d'un peu plus de deux mois pour partir au Venezuela et travaillant jusqu'au dernier moment aux archives diplomatiques, je décidais de me lancer dans l'aventure ethnographique sans même un parachute bibliographique.

Le défi semblait pourtant pouvoir être relevé : la photographie pouvait être une aide précieuse pour saisir une réalité que je ne pourrais, du moins dans un premier temps, appréhender par la parole. En outre, la « fraîcheur » de celui qui découvre m'apparaissait comme pouvant être une qualité ethnographique, ou tout du moins un point de vue.

Ma première impression, une fois arrivée à Mérida, fut que les « sources » ethnographiques pouvaient se révéler aussi difficiles à saisir que des archives : l'archevêque semblait avoir disparu de la ville et sa secrétaire ne faisait guère d'effort pour essayer de comprendre ce que j'essayais de lui baragouiner avec mon pauvre petit dictionnaire français-espagnol. J'étais pourtant dans une position de choix : j'étais une amie du neveu « chéri » de Monseigneur Porrás. Mais j'étais incapable de le signifier à une secrétaire habituée à éconduire plus ou moins gentiment les importuns. Témir (le fameux neveu), alerté, me confirma pourtant la présence de son oncle au Palais épiscopal de Mérida et m'assura que l'archevêque, mais aussi sa secrétaire, m'y attendaient.

Une semaine durant, je me présentai à l'entrée du Palais à neuf heures du matin et une semaine durant une jolie Vénézuélienne en tailleur me répéta inlassablement, détachant négligemment son regard de ses ongles à moitié vernis : « *Mañana a las nueve* », phrase que je pouvais à peu près comprendre mais dont la signification profonde me laissait perplexe. Pourquoi me faire revenir tous les matins pour me la répéter inlassablement ?

Au fil des jours, mon espagnol d'inexistant devint rudimentaire et, un matin, je réussis à faire un petit scandale efficace. Le cerbère du Palais daigna enfin m'accorder un peu d'attention et je découvrais alors l'existence d'une deuxième secrétaire, la secrétaire personnelle de l'archevêque, très au courant quant à elle de mon arrivée. Je n'étais pourtant pas au bout de mes peines : Monseigneur Porrás venait, la veille, de partir à Caracas pour des raisons politiques. Il ne serait de retour à Mérida que dix jours plus tard.

Je profitai alors de ces quelques jours pour visiter les différentes églises de la ville, assister à plusieurs messes et me renseigner discrète-

tement sur la manière dont était perçu l'archevêque par les habitants de Mérida. L'observation étant la base de l'ethnologie, je décidais d'utiliser de l'outil photographique pour décrypter le comportement des Merideños durant les messes. Cet outil m'aida à me concentrer sur l'information visuelle et à oublier que je ne disposais pas d'un autre outil fondamental de l'approche ethnologique : l'étude de la parole.

Je remarquai ainsi que l'église la plus proche de la cathédrale appartenait à une congrégation féminine, la congrégation du « *Santísimo Sacramento* ». À l'inverse de la cathédrale, moderne, froide, sombre, cette petite église frappait par sa fraîcheur, sa simplicité et surtout par la grande piété des gens qui s'y recueillaient. Lorsque j'y entrais pour la première fois, deux religieuses, à genoux devant l'autel, priaient, illuminées par un rayon de soleil. Attirée certainement par la quiétude de cet endroit, je devais y revenir de nombreuses fois avant mon départ, adoptant à mon insu l'habitude de nombreux passants. La majorité de ces derniers semblaient incapables de résister au charme de cette église qui accueillait, ne serait-ce que pour cinq minutes, leurs pensées, leurs prières ou leurs peines.

Je découvris au cours de mon séjour que cette église était consacrée à la vierge du Carmen, très vénérée au Venezuela. J'assistai ainsi le 16 juillet à la procession de cette dernière durant laquelle la statue de la sainte femme fut promenée à travers la ville en compagnie d'une autre statue représentant un petit Charlie Chaplin bien curieux.

Cette procession correspondait au jour du retour de l'archevêque et je fus bien surprise de ne pas l'apercevoir durant la fête. J'appris par la suite que cette procession était mal perçue par l'orthodoxie catholique car trop associée aux pratiques superstitieuses des Merideños. Le petit Chaplin, qui semble être fêté tout autant que la vierge du Carmen, est en fait le docteur José Gregorio, personnage vénézuélien mythique, associé à tout un rituel magique, superstitieux.

Cette expérience me permit de saisir l'importance du syncrétisme religieux latino-américain et de l'œuvre congréganiste dans cette région. Les sœurs me semblaient recueillir toute une partie de la piété populaire échappant aux églises tenues par des séculiers. La statue de José Gregorio fut accueillie dans l'église comme la compagne de la vierge du Carmen au retour de la procession. Je pense qu'un tel accueil aurait été inimaginable à l'intérieur de la cathédrale.

Cette fête illustre également cette grande ferveur populaire latino-américaine dont j'imaginai l'importance mais qui ne m'avait jamais été donnée de voir. Durant tout l'après-midi du 16 juillet, les rues de Mé-

rida furent constamment occupées par des défilés de voitures : pompiers, taxis, policiers... De nombreux corps de métiers rendaient ainsi hommage à la vierge du Carmen à grand renfort de klaxons.

Cette rencontre avec la petite église blanche de la *Calle 24* et avec sa belle statue de la Vierge me ramena étrangement à mon mémoire d'histoire : la proximité des congréganistes avec la population, je venais non de la déduire d'un discours écrit, non de la mesurer à travers des lettres poussiéreuses, mais de la découvrir dans la quiétude d'un lieu, dans l'allégresse d'une fête, dans l'émotion de sentiments partagés. Et cette découverte ne m'en invitait pas moins à replonger dans ces archives poussiéreuses pour tenter de saisir quelle était la réalité de cette proximité soixante ans auparavant.

Le 17 juillet, au lendemain de cette procession édifiante, je rencontrai enfin Monseigneur Porrás au Palais épiscopal. Il me fit mille excuses pour ce contretemps malheureux dû tant à mon ignorance de l'espagnol qu'au manque de vitalité et de jugeote de l'hôtesse d'accueil du Palais. Deux surprises effacèrent immédiatement le souvenir de ces jours d'impatience. La première fut qu'au lieu de devoir parler avec cet éminent personnage dans un méli-mélo de français-italien-anglais comme je m'y attendais (et auquel Témir m'avait préparé), je pus m'adresser à lui en français et le voir me répondre dans un français courant. Son neveu avait bien heureusement sous-estimé ses capacités linguistiques. La deuxième bonne surprise fut que se tenait en face de moi un homme charmant, jeune, et très éloigné de l'image austère, imposante et hautaine qu'on pourrait se faire d'un aussi grand représentant de la hiérarchie catholique. Les discussions que j'eus par la suite avec quelques jeunes filles de Mérida me laisseraient percevoir l'attraction quasi-physique qu'il exerce sur ces paroissiens et paroissiennes. Mgr Porrás est considéré par beaucoup comme un homme simple, proche des gens. Jamais je ne le verrai parler comme un détenteur de la parole divine mais toujours comme un être humain, égal des autres.

Monseigneur Balthazar Porrás me proposa de l'accompagner dans les quelques visites pastorales qu'il allait devoir faire durant les mois de juillet et d'août, mais également dans divers voyages « politiques » qui l'amèneraient à se rendre dans plusieurs villages de la province de Mérida.

La faiblesse de mon espagnol fut, d'une certaine manière, une chance durant ces tribulations à travers les montagnes *merideñas*. Elle

a permis la naissance d'une riche complicité avec l'archevêque. Obligée de lui demander des explications sur les événements auxquels j'assistais, forcée de lui demander de me traduire certains discours, je pus ainsi recueillir ses réflexions et ses commentaires. L'usage d'une langue étrangère nous permit également d'être à l'abri d'oreilles indiscreètes et nous offrit ainsi un espace de communication très libre. Je découvrais d'ailleurs à cette occasion que, par la force des choses, mon étude ethnographique ne pourrait se placer du point de vue des villageois accueillant la personnalité religieuse la plus importante de la région comme j'en avais l'intention, mais bien du point de vue de l'archevêque lui-même.

Lors d'un voyage en *Jeep* à travers d'arides montagnes d'ardoise, voyage qui devait durer sept heures et avait pour but la commémoration de l'évangélisation de la région, Mgr Porras m'avoua par ailleurs être ravi de pouvoir discuter avec une Française athée. Une pointe de tristesse et d'ennui perça dans ses yeux lorsqu'il me parla alors de l'humilité forcée et de la vénération qu'il sentait la plupart du temps chez les personnes qu'il rencontrait.

Monseigneur Porras se révéla être un personnage étonnant, atypique dans le paysage épiscopal latino-américain. L'importance de son engagement politique et social m'a fortement impressionnée. L'emploi du temps de Mgr Porras semblait plus accaparé par les réunions politiques que par les œuvres proprement religieuses.

La première journée passée en sa compagnie était ainsi consacrée à l'inauguration d'une salle d'informatique dans un gros village, Tovar, situé à une trentaine de kilomètres de Mérida. Cette salle, « le laboratoire d'informatique », disposant d'une dizaine de beaux PC flambant neufs, avait pu être équipée grâce à l'action commune de l'archevêque et du gouverneur de Mérida. Elle devait servir à former les agriculteurs, ou tout autre personne le désirant, à l'informatique.

La finalité du projet était de permettre aux agriculteurs d'accéder à la gestion informatique de leur exploitation mais aussi de favoriser les échanges de savoir et de matériel entre les différents villages de la région. La salle n'était en effet que le premier élément de ce projet qui devait s'étendre à la création de tout un réseau informatique, libre et gratuit, reliant les différents villages aux alentours de Tovar. Il était prévu d'installer un ordinateur par village, relié à la salle informatique. Des cours d'informatique devaient être donnés par des professionnels se déplaçant dans les villages et la formation se poursuivre par des cours diffusés à la radio.

Mgr Porras m'expliqua qu'il prenait ce projet très à cœur et m'indiqua l'importance de son action dans sa réalisation. Tout au long des deux mois passés en sa compagnie, j'ai pu réaliser combien ce désir de sortir les agriculteurs *merideños* de leur isolement le plaçait à la tête de tous les combats paysans.

L'archevêque me proposa ainsi de l'accompagner à Mucuchies, village très touché par des problèmes d'alcoolisme et de pauvreté, pour assister à une messe de communion solennelle qu'il devait y donner. Rapidement, la messe me sembla n'être que le prétexte de cette visite. Après celle-ci, nous nous retrouvâmes en effet dans un restaurant dans lequel se tenait une grande réunion rassemblant toutes les associations d'agriculteurs de la région et celles luttant pour le développement de l'éducation, contre l'alcoolisme..., afin de mettre en place une action commune visant à défendre leurs intérêts auprès des pouvoirs publics. L'archevêque se vit attribuer un rôle de médiateur auprès de ces derniers.

Ce rôle de leader politique ne me surprit pas outre mesure, Témir m'ayant en effet prévenu que, par certains, Mgr Porras était considéré comme le deuxième personnage politique du Venezuela. Je ne pus m'empêcher pourtant de noter l'engagement profond et sincère de l'archevêque dans la défense des intérêts villageois. Son action politique ne semblait découler que de son engagement social et m'apparut dénuée d'ambition strictement personnelle.

Je mesurais réellement l'importance de ce combat lors de mon dernier voyage avec Mgr Porras à la fin du mois d'août. Je pouvais enfin comprendre convenablement l'espagnol et j'eus l'extrême surprise de découvrir que le « sermon » de l'archevêque lors d'une messe dans le village le plus isolé de toute la région de Mérida, loin de paroles évangéliques, se composait d'un exposé pédagogique et objectif, de la situation économique et politique mondiale. Mgr Porras expliqua également aux villageois ce qu'était le système Internet et la mondialisation des moyens de communication. La fin de son discours était axée sur la nécessité pour les villageois de se battre contre leur isolement pour espérer survivre et sur l'obligation morale qu'avait un pays pétrolier de ne pas laisser à l'écart de la modernité toute une partie de sa population. Ce village n'est pas équipé en lignes téléphoniques et se trouve à sept heures de *Jeep* de la ville la plus proche, Mérida. Mgr Porras m'indiqua que les seules informations sur le monde extérieur dont les villageois disposaient leur étaient fournies par l'archevêque lors de ses visites. Village situé sur une montagne d'ardoise, sans terres cultiva-

bles, il semblait condamné à disparaître. L'archevêque m'a alors expliqué qu'il était fondamental pour lui que ce village mais aussi les autres villages de la région vivent pour enrayer ce flot d'émigration rurale qui vient grossir les *barrios* des villes vénézuéliennes.

En soi, cet engagement politique et social d'un personnage important de la hiérarchie catholique n'a rien d'exceptionnel : on se souvient encore des théologiens de la libération et un renouveau de l'engagement social de l'église semble se manifester partout en Amérique latine. Pourtant, là où Mgr Porras semble être atypique, c'est dans ses étroites relations avec le Pape. On sait combien la politique papale semble voir d'un mauvais œil cette volonté de certains ecclésiastiques de redonner à l'Église son rôle social pour la rapprocher du peuple.

L'importance du rôle de Mgr Porras dans le combat social est connu de tous. Étrangement, lors de sa dernière visite au Venezuela, loin de le frapper de disgrâce comme on pouvait s'y attendre, le Pape a offert à l'archevêque de Mérida sa calotte en un geste qui rappelle étonnamment certaines cérémonies de passations de pouvoir. L'ôtant de sa tête, Jean Paul II l'a posée sur celle de Mgr Porras, à genoux devant lui...

En outre, l'archevêque, tout heureux, m'annonça qu'il partait début septembre pour le Vatican et que le Pape l'invitait à l'accompagner durant ses visites au Brésil et à Cuba. Depuis son retour à Mérida, on chuchoterait au sortir de la messe que Mgr Porras devrait prochainement être créé cardinal au Vatican. Il ne semble donc nullement être désavoué par le Saint-Père.

Jeune archevêque à l'avenir prometteur, personnage politique, défenseur des plus démunis et des laissés-pour-compte, Monseigneur Porras semble avant tout être guidé par sa grande piété. J'ai de nombreuses fois été touchée par la douceur de son regard et de ses gestes lorsqu'il bénissait les *Merideños* ou par la ferveur se dégageant de son visage lors de moments de recueillement. Être catholique signifiait avant tout pour lui être à l'écoute de l'autre, accepter sa différence, et l'accompagner sur le chemin de la connaissance de soi-même et du monde qui l'entoure. Cette grande tolérance, j'ai pu la vérifier lors de nos conversations sur la superstition des *Merideños*. Une grande tendresse parcourait ses propos sur leurs pratiques en marge du culte officiel. Jeune étudiante athée et généralement méfiante envers les représentants de l'Église catholique, j'ai eu la sensation d'approcher un grand homme de foi, un sage.

Cette rencontre avec l'archevêque a bouleversé mon projet initial de maîtrise d'ethnologie. Partie pour faire une étude sur les manifestations de la foi catholique, je me suis retrouvée plongée dans une expérience personnelle de la foi et du sentiment du numineux. Impliquée donc de manière très forte dans cette expérience, mon étude ne peut dorénavant qu'être subjective et centrée sur cette découverte de la spiritualité. J'ai rencontré par cette expérience de terrain l'une des difficultés – l'un des intérêts ? – de l'approche ethnologique : l'implication personnelle. Les problématiques historiques et l'éloignement dans le temps et dans l'espace protègent souvent l'historien d'une implication affective. L'ethnologue traditionnel (excepté l'ethnologue de sa propre culture) est quant à lui plongé au cœur d'une altérité qui ne peut que le renvoyer à lui-même.